

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 18

Artikel: Pe lo paradis
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

JOURNAL D'UN PATROUILLEUR

(Cours de répétition 1933)

19 h. — En colonne par un, l'arme en balant, la patrouille dévore les kilomètres. Nyser est « dépris », comme il dit, sa gourde est pleine de « thé ».

20 h. — Une éclaircie entre les arbres annonce la lisière de la forêt toute proche. L'officier a fait un signe ; les hommes s'arrêtent. A travers l'enchevêtrement des branches : une large prairie coupée d'un trait blanc : la route et à un kilomètre, le village « ennemi » s'allume lentement. Les jumelles précisent ces points groupés en petites pincées : les avant-postes. — On entend le « touf » d'un bouchon de gourde, Nyser « bien plat » se rince la dalle, à couvert !

21 h. — A toute haleine, dans l'herbe mouillée, la patrouille prend la fuite au mépris du « halte ou je tire ! » de la sentinelle : la cartouche à blanc fait peu de bruit, mais peu de mal !

22 h. — Derrière un tas de fagots, en plein bois, les dessinateurs prennent des croquis, un homme se détache, le troisième depuis notre premier contact avec l'ennemi. Le groupe diminue — tant mieux, nous pourrions plus facilement filtrer !

23 h. — Ça y est, nous avons passé le bois. Nuit noire, la moindre touffe d'herbe semble un casque collé à terre. Le vent dans une haie fait craindre une compagnie en position. On avance avec précaution. Un homme part en éclaireur, courbé en deux, tous ses sens à fleur de peau.

23 h. 30. — A la file indienne, sans un mot, le groupe contourne les maisons du village « ennemi ». L'officier en tête impressionne les sentinelles... elles lancent enfin leur « qui vive ! »... trop tard, la patrouille, au pas de course s'enfonce dans la nuit. Nouveau rapport, nouveau détaché qui part renseigner l'état-major.

24 h. — Etendus sur des paquets de couvertures, les hommes se détendent, fument, « mettent en boîtes » l'ennemi ahuri. — Nyser interpelle des conducteurs :

— Un bon conseil, mon vieux, fais un nœud à la queue de ton cheval pour pas qu'il passe entre les barreaux de la crèche !

— Regarde-moi ça, les cuisiniers qui mettent leur marmite à la pluie ! le chocolat sera épais demain, les copains !

Une compagnie passe en chantant :

— Oh ! dis, regarde-moi ces types... tous vaccinés avec des aiguilles à gramophone... on n'est pas comme ça nous !

1 h. — Sur le chemin du retour, la patrouille perdue, tourne sur elle-même. Il y a là une ferme avec un chien qui aboie, qu'on retrouve immanquablement après une demi-heure de marche. L'officier a le courage de trouver très drôle de s'orienter comme ça en pleine forêt.

2 h. — Nyser a braqué sa lanterne sourde sur un poteau-indicateur : Thierrens 4 km. 600.

— C'est pas beaucoup ça ! J' sais pas si vous êtes de mon avis... mais je préfère aller à pied !... On n'est pas comme ça, nous ! Benj. Guex.

L'oncle à héritage. — Ah ! votre oncle avait plus de quatre-vingts ans ! Etait-il en possession de toutes ses facultés ?

— Oh ! Je ne puis vous dire au juste... On n'a pas encore lu le testament !



PE LO PARADIS.

L'E su que po vo contâ stasse bin adrâi, foudrâi que lâi ausso zu età, et prâo grandteims, pè lo Paradis. Mâ se lâi su pas zu mè mîmo, lâi a dâi dzein que savant quasu tot, et principalameint on régent, que l'è lî que mè l'a dete. Accutâ pî et vo mè derâ quemet l'oncllo à m'ami Erneste : « Rondzâ se n'è pas la vretâ ! »

Dan — cein sè passâve dâo teims dâi batse, por cein que l'è z'affère l'ant bin tsandzî du adan — l'età à Paradis. Saint-Pierro l'età l'è que sè veillîve po lèva la pèllietta de la porta po quand vindra quaucon. L'è dzein lâi étant pas tant épais : de teims-ein-teims, on bon paîsan avoué son gilet à mandze à bin sa roulhière bllüvâ — à on vegnolan que l'avâi oncora la bollie su la rita et que l'avâi dû modâ po l'auto mondo (beliet d'allâ, sein reto), — mîmameint ion dâi montagne avoué lo bredzon dâi z'ar-maillî. Et dinse tote l'è z'hâore, sein sè prissâ, sènâ râ quemet dâo bllîâ que l'arâi età dzalâ et que l'arâi fouinnâ à saillî.

Adan, clli dzo que vo dio, arreve on crâno régent de per tsi no, — de Lavaux, que crâio, — trapu, on mètre-septanta de hiautiau ; moustatse on bocon rondja, quemet stasse dâi breintâre aprî veneindze, cheveu nâ, frezî, avoué dâo mouzi dedein, bouna tîta rionda, on dzerno quemet cllique de dzein que l'ant tant guegnî l'èstatue à Davet que l'ant prâi la voix à major ; on papâ à la man, que sè desâi l'Educaten. Tire la senaille. La porta s'eintrebete :

— Saint-Pierro, que lâi fâ, vîgno cé po ître réduit. I'è rîdo fam d'avâi la pé (paix). Peinsâvo vâi, i'è zu à reveillî, domptâ, serguegnî, tant qu'à soixante-sat boutte tot ein on iâdzo. I'è bin meretâ lo Paradis, que mè seimblîe.

— T'atteindé du grandteims, fâ Saint-Pierro. No manquâve justameint quaucon po recordâ quauque vegnolan que voliant allâ tsantâ à l'abbayî dâi bouélan. Mâ, ora, n'è pas lezî d'ître avoué tè. Eintre pî dedein, bete-tè dein clli câro ein atteindeint. Justameint, on dusse reçâdre tot ora on inspetteu dâi z'écoûle. Vouâite et dis rein ! Ton tor vindrâ aprî.

L'è que, vaillâ la peina de vouâiti, tant l'etài biau. Lâi avâi onna fanfare que djuvîve

Dans un bosquet mes yeux émus,
et pu dâi bouîbo que tsantâvant

Il est venu le temps des marrons

et pu dâi régent et dâi maîtresse que fasant pararda et que fasant on riond ein tsanteint :

Vous, ma belle Rose Pompon,
Entrez, s'il vous plaît, dans ce rond.

L'inspetteu etài dein lo riond que fasâi chemolîte avoué Noël, Chapsal, Larive, Fleury, Larousse et dâi moui d'auto. On vayâi que l'è tant ti dzoîao de lo vère avoué leu. Einfin quie, l'etài pî qu'à l'abbayî : dâi lutzèhye, dâi bravô,

dâi tappâie de man que l'arant fé plliési à n'on conseillè que débliotte on discou.

Et cein a dourâ grantenet avoué dâi ban de tote sorte : lo ban cantonat, lo fédérât, clli dâi Tserbounâre et dâi pètâie dinse.

A la fin, lo crâno régent, va vè Saint-Pierro et lâi fâ dinse :

— Ti l'è coup que quaucon vint, lâi a dinse dâi fite à Paradis ?

— Que na. Vouâ l'è exceptionnet, po clli l'inspetteu que l'arreve.

— Et ie vant recoumeincî por mè ?

— Diabe lo pas !

— Quemet ? Adan, dein lo Paradis l'è tot parâi quemet su la terra iô on fâ dâi differenceince suiveint l'è dzein. Po l'è z'inspetteu, on fâ dâi fite et po l'è régent on fâ rein ?

— Mâ, fâ Saint-Pierro, te comprend ! Dâi régent on ein reçâi ti l'è dzo, tandu que dâi z'inspetteu... ein vint ion pè siècle, ...et oncora...

Marc à Louis.

LE MAGASIN

D'EPUIS que sa sœur était mariée, Lucie se sentait bien seule dans son magasin.

Elle avait des amies pourtant, mais ces amies étaient mariées, et en plus de leurs maris, elles avaient des enfants, un train de campagne, des poules, des cochons, des soucis et des tracas. Ce qui fait que, quand elles entraient au magasin, c'était pour acheter vivement un kilo de nouilles aux œufs ou une paire de socques pour le petit, et pour raconter que la servante... ou que la belle-mère... ou que le petit Samuel... Après quoi, elles soupiraient deux fois et prenaient la porte en disant qu'il fallait vite aller, que bien sûr les enfants se chicanaien et que la grand-mère n'avait point de patience... Une fois la cliente partie, Lucie, en attendant la suivante, remettait tout en ordre et prenait un petit ouvrage. Il y avait aussi les jeunes gens qui venaient acheter des cigarettes et se sentaient tout timides devant cette jeune femme gaie et souriante, certes, mais à qui ne convenaient pas certaines plaisanteries dont volontiers ils essayaient l'effet sur d'autres... Il venait encore des papas qui voulaient un paquet de Garibaldi et babillaient cinq minutes (pluie et beau temps) puis s'en allaient, tout contents d'avoir reçu un sourire de cette charmante personne.

Il y avait un homme pourtant, qui ne se contentait pas de pluie et de beau temps, et, à chaque visite, tentait une petite incursion dans les affaires du sentiment. C'était le régent, rien de moins, un régent célibataire, quoique approchant la trentaine, un régent agréable, admiré par les jeunes filles, et convoité par les mamans. Il prenait pension à l'auberge, et pour se rendre à sa classe, passait forcément devant le magasin où il entrait pour demander ceci ou cela, quelquefois des cigarettes, quelquefois des boîtes de conserves pour aller en course de montagne. Quelquefois aussi, il ne savait pas trop ce qu'il voulait, regardait les rayons d'un air indécis, et finissait par demander des crayons ou des cahiers d'école et, voyant sourire la jolie marchande donnait, d'un air embarrassé, des explications qui ne valaient pas grand-chose. Lucie savait bien à quoi s'en tenir, mais les discrètes avances du régent ne semblaient pas lui causer